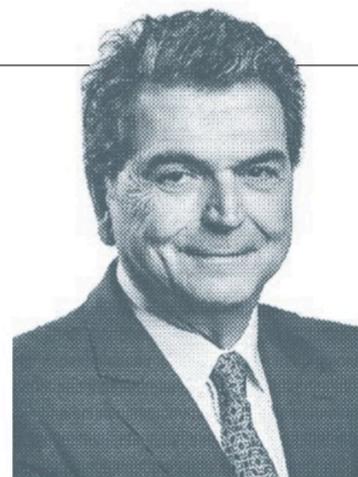


L'héritage d'un pape mondialiste

La diplomatie de François faisait de l'Église «un hôpital de campagne du monde», tournant le dos à l'Europe.

Par Pierre Lellouche



Par l'une de ces cruelles ironies dont seule l'histoire a le secret, le hasard a voulu que le pape François ait consacré sa dernière audience, quelques heures à peine avant sa mort, au vice-président américain, J.D. Vance. «Le pape des pauvres» d'un côté, mais aussi le premier pape du «Sud global», l'avocat des migrants et des homosexuels, le défenseur de l'écologie et de Gaza; de l'autre, le porte-parole des «petits Blancs» de l'Ohio victimes de la mondialisation et le combattant anti-woke. Le premier s'excusant pour les ravages commis par les conquistadores en Amérique du Sud ou lavant les pieds de migrants arabes; le second, fraîchement converti au catholicisme, propulsé à la tête d'une Amérique redevenue nationaliste et impériale, qui érige des murailles douanières et des murs à la frontière mexicaine, voulant expulser des millions de migrants illégaux. Une politique dont l'auteur (Trump) «*n'est pas chrétien*» aux yeux de François.

Deux mondes donc, et deux visions de la chrétienté. Pour Steve Bannon, le théoricien de *Make America Great Again*, François, celui-là même qui était encensé par Mélenchon, était «l'ennemi», tandis que pour le président argentin ultra-libéral, Javier Milei, était «*le représentant du mal sur Terre*».

Le cardinal argentin avait été élu, en 2013, au sortir de la grande secousse financière. Ses premières encycliques critiquent le capitalisme globalisé qui meurtrit les plus faibles (*Evangelii gaudium*) et la destruction de l'environnement (*Laudato si'*). Ses voyages, François les réserve en priorité aux «périphéries» de l'Église (Albanie, Caucase, Afrique) et au Moyen-Orient, à la recherche d'un accord, y compris avec le monde chiite (rencontre avec l'ayatollah al-Sistani en Irak).

Sa diplomatie, nourrie des représentants du Vatican dans 184 pays, est conçue comme une extension de l'évangélisation: en Afrique et en Asie d'abord, où le catholicisme se développe, comptant respectivement 19,3 % et 11 % des catholiques dans le monde sur un total de près de 1,4 milliard, face à un islam en progression partout, avec environ 1,6 milliard de croyants. Elle cherche aussi, à protéger les minorités chrétiennes locales, quitte à traiter avec les potentats, Bachar al-Assad en Syrie, Xi Jinping en Chine, au risque de se fourvoyer... et d'échouer.

Elle boude, en revanche, l'Europe «*fatiguée*», cette «*grand-mère*» (2014, devant le Parlement européen), qui devrait avoir «honte» de son rejet des migrants (voyages symboles à Lampedusa et à Lesbos). Dès lors, aucun des grands pays catholiques d'Europe (France, Allemagne, Espagne) n'aura droit à une visite officielle du souverain pontife. Et quand il se rend à Marseille, il prend soin de dire publiquement qu'il vient «*à Marseille, mais pas en France*», sous-entendu la deuxième ville d'Algérie...

Car cette diplomatie vaticane, François la conçoit comme faisant de l'Église «*un hôpital de campagne du monde*», au service d'une humanité blessée. D'où nombre d'incohérences et de revers, y compris lorsqu'il offre sa médiation au Vene-

IL offre sa médiation au Venezuela, au Soudan du Sud, alors qu'il ignore le nettoyage ethnique des Arméniens par l'Azerbaïdjan.

zuela, au Soudan du Sud ou en République centrafricaine, alors qu'il ignore le nettoyage ethnique des Arméniens du Haut-Karabakh par l'Azerbaïdjan. Ou d'incompréhension, lorsque, après avoir reconnu l'État palestinien, il met, s'agissant de la guerre de Gaza, le Hamas et Israël sur un pied d'égalité. Quant à l'Ukraine, François a longtemps préféré dialoguer avec le patriarche Kirill, son homologue

moscovite farouche militant de la guerre. Guerre que François attribuait, au grand dam des Européens de l'Est, «*aux aboiements de l'Otan aux portes de la Russie*», invitant Kiev à «*hisser le drapeau blanc*». On est loin de Jean Paul II et de sa croisade antisoviétique.

Aux prises avec le chaos de l'après-guerre froide, la multiplication des conflits armés et le retour des empires, le successeur de François devra trouver le chemin pour que perdure le message de paix du christianisme. Sans, cette fois, tourner le dos à l'Europe, qui en fut le berceau, ni sous-estimer l'immense défi migratoire auquel elle est confrontée; sans mépriser, enfin, la menace d'un monde islamique travaillé par la radicalisation et par la volonté de revanche et de reconquête sur l'Occident judéo-chrétien. ●